

1

Je m'appelle Hatice Karakuyu, je suis née en Turquie le 13 juillet 1989. En mars 1993, mes parents ont décidé de venir en France, à Alfortville. Enfin, quand je dis mes parents, je devrais plutôt dire ma maman, car mon père était déjà arrivé en région parisienne, juste après ma naissance. En vérité, je ne le connaissais pas, ce qui justifiait mes demandes répétées :

— Dis, il est comment mon papa ?

Du haut de mes quatre ans, j'ai été invitée à le rencontrer pour la toute première fois. Il habitait dans un immeuble ancien au sixième niveau. Nous avons pris l'ascenseur, pour une montée qui me semblait bien longue. Ces étages étaient trop nombreux pour l'impatiente que j'étais. Sur le palier, la porte était ouverte. Un détail qui témoigne que nous étions

attendues. Un homme est apparu, un monsieur au visage inconnu, mais avec le sourire.

— C'est lui, mon papa ?

Ma mère a ri de cette interrogation posée avec une intonation qui transpirait quelque peu la déception. Elle n'a pas manqué de me rétorquer :

— Hatice, il ne faut pas parler comme cela !

Je me dois de préciser que dès que j'en ai eu la possibilité, je me suis imaginé mon père. Je l'ai même idéalisé, le comparant, à l'aide de photographies découpées dans les magazines, aux vedettes de la chanson ou du cinéma. Autant dire qu'au moment de son apparition, l'image de ce monsieur n'était pas conforme à celle de mes rêves. Je m'attendais à rencontrer un homme à la peau claire, semblable à mes idoles. Qu'importe, la joie a vite pris le dessus et, à partir de cet instant, l'enfant que j'étais allait prendre l'engagement d'entreprendre et de réussir dans le but premier de lui plaire.

J'ai suivi la maternelle et le CP avant de déménager à Épinay-sur-Seine. Nous résidions dans une cité, dans une tour, au douzième étage. Un appartement maudit. Le 12 septembre 2006, ma maman, alors qu'elle nettoyait les vitres, est tombée de ce douzième étage. Un précipice, un gouffre dont on ne

revient pas. On appelle cela une défenestration. Elle n'a évidemment pas survécu à cette chute. Je reviendrai sur ce moment tragique et sur sa disparition. Quelques années plus tard, j'ai rejoint un lycée où j'ai voulu me consacrer aux études littéraires. J'ai toujours été passionnée par l'écriture. C'est quelque chose qui m'a toujours intéressée. J'ai d'ailleurs écrit pour la première fois mon prénom à l'âge de trois ans, en moyenne section. Pour moi, consigner des mots et des phrases, tout comme lire, est absolument essentiel. C'est un véritable moteur, à l'image du dessin ou la peinture. En réalité, tout ce qui se rapporte à l'art et au beau m'a en permanence accompagnée. Dans mes écrits, il y a toujours une foule de détails. Qu'il s'agisse de propos sur ma vie quotidienne ou de notes de pure fiction, il m'apparaît important de ne rien négliger dans ma prose. Je noircis les pages avec précision, à l'image d'un peintre qui s'efforce d'apporter un nombre de détails important dans son œuvre. Un jour, ma sœur m'a demandé :

— Mais pourquoi tu éprouves le besoin d'apporter autant de minutie à tes manuscrits ?

Je ne sais pas, ou plutôt si, je pense en connaître la raison. Imagine que, dans ma vie, j'aie un grave accident qui mette en péril ma mémoire. Je serais très contente de retrouver ces notes précises pour

explorer mes souvenirs. Je pense que c'est la principale raison.

Une réponse qui était prémonitoire, même si j'ignorais tout de mon futur et des années sombres à venir.

J'ai décidé de me confier en rédigeant ce livre, afin que l'être humain soit reconnaissant pour l'existence qui lui est offerte. Être sur cette terre est un cadeau incommensurable dont il convient de prendre conscience.

Le quotidien de certaines personnes est un enfer qui peut s'expliquer par différentes raisons. Dans le registre du handicap, les exemples sont nombreux : l'impossibilité de manger, de marcher ou de se mouvoir, d'entendre, de voir, de respirer. La liste est loin d'être exhaustive. Je caresse l'espoir que l'on se rende compte de tous les biens et avantages dont on dispose, avant un éventuel ou possible basculement. Je peux l'exposer en connaissance de cause. Les sens évoqués précédemment sont presque anodins pour le commun des mortels. Lorsque vous êtes contraint de rester cloué sur un lit d'hôpital durant plusieurs semaines, après avoir subi deux mois de coma, vous appréciez de façon différente les moindres mouvements, les bruits et même les odeurs.

En qualité de femme, j'ai été très longtemps adepte des talons, une sorte de représentation de

la féminité. Aujourd'hui, il m'est impossible d'en porter, tout comme il est vain pour moi de courir. En vérité, en ce qui me concerne, l'élégance féminine est à présent à inscrire dans le registre de l'avant, et même de l'oubli. Avoir la lucidité d'être une personne en situation de handicap, c'est très souvent se sentir obligée de se mettre en retrait, comme pour s'excuser d'être ainsi. C'est ancré dans votre inconscient. Il est pratiquement impossible d'apporter à cela une once d'explication. Aujourd'hui, je peux paraître normale, mais comment oublier que voici treize années, j'ai été victime d'un accident qui aurait dû m'ôter la vie ? Par exemple, je me suis rendue un jour à la poste, où il y avait beaucoup de monde. J'ai donc été contrainte, comme les autres, de prendre place dans la file d'attente. Je ne peux malheureusement rester debout trop longtemps sans bouger. J'ai donc expliqué à une responsable cette difficulté. Elle m'a répondu quelque chose que je n'ai pas tout à fait compris. C'est à ce moment que, sur le ton de l'énervement, elle s'est mise à me crier dessus. Le fait d'être touchée dans mon corps a fait de moi, et de toute évidence, une personne plus sensible et plus fragile, ce qui explique que je me sois mise à pleurer devant tout le monde. Une femme, pensant me rassurer, m'a déclaré :

— Oh, excusez-nous, on pensait que vous étiez normale !

C'est certainement la pire des choses que j'aie eue à subir jusqu'à ce jour. Je souffre d'un handicap qui est pratiquement invisible aux yeux des autres.

Quelques années après des études de droit, je suis partie à la Sorbonne avec l'envie de m'inscrire en sciences politiques. Malgré l'envoi de dossiers, on m'a rétorqué que j'avais du retard. Il a de nouveau fallu que je m'explique sur mon emploi du temps. Autrement dit, qu'il me faut marcher plus que de raison pour cause de rééducation. On m'a alors dit :

— Mais tout le monde marche.

Ce à quoi je me suis contentée de répondre :

— Oui, mais moi, je ne suis pas tout le monde !

Comment expliquer aux responsables de cette prestigieuse institution que je suis diminuée physiquement ? Le handicap est souvent visible aux yeux des autres. Être une femme avec un handicap invisible est certainement encore plus difficile. Je ne sais comment l'exprimer, ou plus clairement, l'expliquer. Je suis quelqu'un d'hypersensible et ma seule façon de m'extérioriser est de me mettre à pleurer pour faire part aux autres de mes difficultés. C'est absolument terrible.

Ce qui est avant tout cruel, c'est l'origine de tous ces maux. Certaines personnes sont nées avec un handicap, quand d'autres le subissent à un moment

de leur existence. Au risque de manquer d'humilité, je pense pouvoir affirmer que jusqu'à mes dix-neuf ans, tout me réussissait. J'étais donc totalement en adéquation avec mon souhait de plaire à mon papa, et même d'apparaître à ses yeux comme une jeune fille brillante.

Il y a des automnes qui ne ressemblent pas aux autres. Celui de l'année 2008 a été dévastateur. La pimpante et dynamique Hatice est morte sur une route de l'Isère un soir d'octobre. Depuis, une autre lui a succédé, juste succédé, mais bien différente de la première.